

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Nouvelles nouvelles d'ici



Numéro 26, été-mai 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3500ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer ce compte rendu

(1991). Compte rendu de [Nouvelles nouvelles d'ici]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (26), 68–74.

### **Enfants du monde, je vous aime !**

Roch Carrier, *L'Eau de Polgok-sa*, Montréal, Éditions Paulines, collection « Lectures Vidéo Presse », n° 10, 1989, 86 p.

Le point commun des quatre nouvelles que présente *L'Eau de Polgok-sa*, dernier livre de Roch Carrier qui s'adresse aux plus jeunes comme aux plus âgés, est de nous introduire dans la réalité de divers pays: Tchécoslovaquie, Corée, le Viêt-nam et Pakistan. Cependant, les personnages, même s'ils vivent souvent à l'autre bout du monde, c'est-à-dire géographiquement loin du pays d'origine du lecteur, n'en demeurent pas moins proches et émouvants. Comment en effet rester insensibles à la fuite de Jan et Magda de Tchécoslovaquie et à leur tentative réussie pour rejoindre leur père exilé au Québec? Comment ne pas être touché au plus profond par la belle histoire d'amour de Bano et Gul Rehman, tout comme choqué jusqu'aux larmes — des larmes de rage — devant la fin tragique de ce beau couple? De même, nous sommes dans le bateau avec Loan lorsqu'elle essaie de s'enfuir du Viêt-nam et nous connaissons avec elle toute l'horreur et l'angoisse qu'elle éprouve. Enfin, nous suivons Jong-Ryol et Hae-Sung dans leur promenade dans le temple de Polgok-sa et nous nous émerveillons avec eux des beautés qu'il contient.

Roch Carrier a le grand mérite dans ce petit livre d'enrichir l'imaginaire des adolescents tout en évitant le « happy end » et en suscitant réflexions et initiatives. En somme, il nous apprend non seulement à être tolérants mais bien plus, à aller au-delà de cette tolérance en nous apprenant à aimer, à travers les situations dans lesquelles il les place, des personnages que nous ne pouvons que soutenir dans leurs épreuves.

**Diego Bonnel**

### **Rigueur et émotion**

Andrée Ferretti, *La Vie partisane*, récits, Montréal, L'Hexagone, 1990, 94 p.

Chez Andrée Ferretti, le cri du cœur est incontestablement mis au service de la dignité de l'être humain. La première partie du

recueil, « Mesures de guerre », prend comme toile de fond l'histoire du Québec (1810, 1837, 1970) et relate les luttes de trois générations de femmes.

« Octobre de lumière », le dernier récit de cette partie, constitue un court témoignage de l'auteure, qui raconte les circonstances qui ont entouré son incarcération durant la Crise d'octobre, et un réquisitoire en faveur de la liberté de penser et d'action. Elle dénonce avec virulence et émotion la domination et l'exploitation dont a fait les frais le peuple québécois depuis la conquête de 1760.

Les deux premiers récits, « Aurore-Mélanie Paquet » et « La Rébellion dans la vie de Catherine », sont plus marqués par une perspective historique, car plus datés dans le temps, mais n'en demeurent pas moins fort actuels et terriblement à propos dans leur dénonciation de l'oppression. À cet effet, le parallèle constant entre discours nationaliste et féministe accentue l'originalité et la pertinence du propos.

Dans la deuxième partie, qui s'intéresse davantage aux drames intérieurs et sentimentaux, l'auteure redéfinit l'amour avec une douce sensualité, parfois teintée d'ironie. Elle prône l'acceptation du corps et pourfend les conceptions judéo-chrétiennes dont il subsiste malheureusement des résidus qui médiatisent, pour ne pas dire « médiocrisent », les rapports entre les hommes et les femmes.

Mais le plus remarquable, chez Andrée Ferretti, reste sa facilité à passer de la rigueur du récit à caractère historique ou politique à un ton intimiste, plus soucieux des nuances et des contradictions, tout en faisant triompher l'émotion dans les deux cas. Elle dénote, ce faisant, une maîtrise de l'écriture qui n'appartient qu'à elle.

## Histoires gaspésiennes

Sylvain Rivière, *La S'maine des quat' jeudis*, Montréal, Guérin littérature, collection « Roman », 1989, 177 p.

Sylvain Rivière, *Le Bon Dieu en culott' de v'lours*, Montréal, Guérin littérature, 1990, 294 p.

Gaspésien de naissance et dans ses fibres, ce prolifique conteur continue de perpétuer la tradition orale québécoise dans une langue colorée et poétique. Ces deux recueils, surtout le premier,

regorgent de situations cocasses générées par les qu'en-dira-t-on, les politicailleries et les grivoiseries de bon aloi.

*La S'maine des quat' jeudis* constitue le troisième volet d'une saga amorcée avec *La Saison des quêteux*<sup>1</sup> et *La Lune dans un manche de capot*<sup>2</sup>. Sylvain Rivière y dénonce l'hypocrisie, la cruauté et l'inconscience des êtres qui défient le destin et, à l'occasion, pointe du doigt l'emprise étouffante de l'Église catholique romaine d'il n'y a pas si longtemps. À la fois tendre et percutant, l'humour se retrouve dans le traitement de la sexualité qui a l'heureuse idée de ne pas sombrer dans la vulgarité et la superficialité et qui reproduit, de manière fort réaliste, les mœurs d'un peuple friand de plaisir et qui refuse de se prendre au sérieux! La sexualité renforce le contact de l'homme avec lui-même et se trouve métaphorisée à travers l'attrait que la mer exerce sur certains personnages. Elle est également initiatique et, de ce fait, reliée à la connaissance de la vie.

Autre sujet « chaud », la politique constitue un terrain de prédilection pour l'auteur qui la met à toutes les sauces, entre autres pour dénoncer le prétention et les roueries des politiciens, ces beaux parleurs qui ne viennent rencontrer la populace qu'à la veille des élections et qui ne sont tout de même pas à l'abri du ridicule.

Plus « sérieux », contrairement à ce que le titre pourrait nous laisser supposer, *Le Bon Dieu en culott' de v'lours* fait davantage ressortir les qualités d'une écriture marquée par la recherche de l'infini qui se traduit surtout par une fascination pour les étendues marines. Sans nécessairement renoncer à l'humour, l'auteur, cette fois, s'intéresse plus aux émotions et saisit l'être humain dans sa beauté et sa complexité. Les sens occupent un espace déterminant et dénotent un pouvoir d'évocation qui ne peut faire autrement que de ravir le lecteur.

Ces deux recueils proposent une célébration de la vie et de l'homme qui passe par l'érotisme dont on nous montre deux

- 
1. Sylvain Rivière, *La Saison des quêteux*, nouvelles, Montréal, Éditions Leméac, 1986.
  2. Sylvain Rivière, *La Lune dans un manche de capot*, nouvelles, Montréal, Guérin littérature, 1988.

aspects: aux descriptions réalistes et triviales du premier livre succèdent une subtilité et un raffinement des sens dans le second.

Martin Thisdale

### Claude Mathieu en réédition

Claude Mathieu, *La Mort exquise*, Québec, L'instant même, 1989, 111 p.

Qu'on l'aborde par le début ou par la fin, le recueil de Claude Mathieu, *La Mort exquise*, est présenté de façon particulièrement élogieuse puisque préfacier et postfacier poussent ensemble un cri d'admiration unanime. Selon eux, aucune hésitation possible, nous sommes en présence d'une œuvre majeure rendue enfin accessible. Le produit s'annonce ainsi des plus alléchants. En effet, dès les premières pages Gilles Archambault affirme: « Claude Mathieu était un écrivain de grande qualité [...] Je serais heureux qu'on le lise pour s'apercevoir une fois de plus que l'histoire littéraire est parfois une comédie des erreurs et des omissions. Un écrivain de haut vol vivait parmi nous » (p.9), tandis que Gilles Pellerin déclare en conclusion qu'il s'agit « d'une grande phrase littéraire dont il reste l'une des notes les plus belles — une note juste » (p.109). Nous voici prévenus. Ceux qui n'aimeront pas seront donc par avance classés parmi les ignares... Signalons, par ailleurs, qu'il s'agit d'une réédition, phénomène suffisamment récent et encore rare au Québec pour qu'il soit relevé. Ainsi, ce contexte particulier ne manque-t-il pas de donner à cette nouvelle parution un aspect exceptionnel. On s'interroge aussitôt: que peut-il y avoir là d'extraordinaire pour qu'un éditeur prenne le risque de republier aujourd'hui un livre de 1965 qu'on avait depuis complètement oublié? L'entreprise ne manque donc pas d'emblée d'attirer l'attention.

Hélas, toute cette belle mise en condition s'effondre dès qu'on pénètre un peu plus avant dans le recueil, et l'on est d'autant plus déçu qu'on s'attendait — comme on nous l'avait annoncé — à une découverte de premier ordre. Les sept textes de Claude Mathieu ne parviennent pas une seule fois à susciter intérêt ou émotion. On s'étend indéfiniment sur des situations abracadabrantes qu'on aurait aimé voir traiter en quelques lignes et qui nous laissent pantois et indifférent. L'imaginaire proposé est si loin de nous, si

dépouillé d'attrait que — même avec la meilleure volonté du monde — on ne réussit pas à s'investir dans la lecture ou à se sentir concerné le moins. Les personnages rencontrés évoluent tous dans un monde recomposé au gré de leur folie et qu'il est impossible d'évoquer sans prendre le risque d'en trahir les complexes imbrications.

Préface et postface insistent sur le caractère bourgeois de l'écriture, soit, mais il ne suffit pas de se réfugier dans un fantastique plat pour devenir Borgès, encore faut-il justifier l'exploitation de cet univers, le mettre au service d'une cause, et proposer parallèlement un véritable travail sur la langue, le vocabulaire, le style. Il n'est pas évident pour sa part que Claude Mathieu ait réussi à faire du genre fantastique l'instrument idéal de son message, l'impression dominante est plutôt qu'il ait été dépassé par ce genre jusqu'à se perdre. Il emploie de plus parfois des tournures pour le moins contestables. Ainsi la nouvelle « Fidélité d'un visage » commence par cette phrase: « Le petit tableau anonyme du dix-neuvième siècle qu'elle venait de se faire adjuger, elle se hâta de le dresser sur une commode du salon et s'assit en face pour se livrer au bonheur de le contempler » (p.95). Il manque pour le moins certains éléments de coordination ou de subordination, et le phénomène n'est pas unique, ce qui devient agaçant à la longue. Les phrases de Mathieu sont souvent trop longues, étrangement enchaînées, ce qui gêne la fluidité du texte. Ainsi rien n'est évident dans une telle lecture, ni ce dont Mathieu parle, ni comment il en parle. Enfin, l'écrivain s'attarde si longtemps sur des petits riens qu'il finit par nous perdre en route, sans plus jamais nous rejoindre.

On ne peut qu'être surpris par le choix d'une telle réédition dont la nécessité n'apparaît jamais évidente. Ainsi, compte tenu des relatives faiblesses du recueil, une question s'impose: à l'heure où on réédite avec raison Brunet et Charbonneau mais où tant d'autres restent indisponibles, pourquoi avoir choisi spécialement Claude Mathieu? Qu'est-ce qu'apporte véritablement son écriture? Son imaginaire? Pourquoi aux dépens d'une écriture sociale ou psychologique dont notre société a besoin, avoir privilégié le genre fantastique dont l'impact est moins important? Tout cela n'est pas clair et la lecture de Claude Mathieu n'apporte aucune lumière sur ces ombres. Certes la disparition prématurée de cet auteur

introduit un aspect émotionnel qui peut intervenir dans un tel choix, mais est-ce suffisant? Là sans doute réside le problème majeur. On a beau nous assurer que l'écriture est magnifique, l'auteur injustement méconnu ou oublié, on est tout disposé à le croire et à réparer, seulement voilà: on n'en voit aucunement les preuves.

### **De l'utile à l'inutile**

*En une ville ouverte*, collectif, Québec / Villelongue d'Aude, L'instant même / Atelier du Gué, 1990, 203 p.

La publication de recueils nés d'un concours de nouvelles pose toujours le problème de l'utile et de l'inutile. En effet, personne ne doute, à la base, de l'utilité — de la nécessité même — d'organiser de tels concours qui motivent certains à se confronter à la difficulté de la création littéraire, tout en permettant à d'autres d'être révélés ou confirmés dans leur démarche. Faut-il nécessairement en revanche que l'expérience débouche systématiquement sur la publication d'un recueil entier? Si le projet paraît louable, il n'empêche que le procédé comporte des inconvénients qui — à la longue — prennent l'allure de défauts: choix de textes trop disparates, écritures inégales, thème redondant, etc.

En 1990, l'Office franco-québécois pour la jeunesse — organisateur d'un concours annuel pour les trente-cinq ans et moins — avait imposé que les textes débutent par la même phrase empruntée à Kafka: « Il y a longtemps, bien longtemps que je voulais aller dans cette ville. C'est une grande ville, etc. » et le jury, qui présentait la particularité étrange de n'être composé d'aucun spécialiste de la nouvelle, soit Alain Gerber, Tahar Ben Jelloun, Pierre Lepape, Pierre Morency, Madeleine Gagnon et Gilles Archambault, devait décerner deux premiers prix et attribuer une mention spéciale. On est en droit de se demander dès lors d'où sortent les sept autres textes présentés dans le recueil *En une ville ouverte* qui a été composé suite au concours et qui compte dix nouvelles en tout, de la même façon qu'on s'étonne de retrouver parmi eux Anne Dandurand qui semble avoir été « repêchée » à l'occasion pour embellir un sommaire peut-être un peu terne. Il semble que l'aspect aléatoire de cette sélection complémentaire aille complètement à l'encontre du principe même du concours

qui voudrait qu'il n'y ait que trois lauréats publiés, tous désignés par le jury, ce qui n'est pas forcément le cas des sept autres sur lesquels on ne nous dit rien.

Cela dit, si l'on s'en tient aux textes présentés, on remarque que pour la majorité des auteurs, la ville de destination qu'ils avaient tous à créer s'apparente presque chaque fois à une ville du futur, un lieu inexistant et imaginaire qui, en devenant le cadre de récits plus ou moins réalistes, donnent à l'ensemble du recueil une forte coloration fantastique. Très peu ont résisté à cette fuite en avant, et à cette projection loin du réel, mais en revanche ceux qui l'ont fait et qui ont osé relever le défi de notre quotidien ont généralement abouti à des textes plus forts, plus intenses et qui nous touchent parce qu'ils nous concernent, qui retiennent notre attention parce qu'ils évoquent des problèmes ou des situations qu'on conçoit plus facilement que n'importe quel errement futuriste et abstrait.

Ainsi le texte lauréat, « Les aventures statutaires d'Eugène Pelletan » de Paul Baquiast, mérite pleinement son premier prix pour son imagination, son humour, la légèreté et la précision de la langue, mais aussi parce qu'il réussit à atteindre toute une dimension historique avec beaucoup de subtilité. On a du mal par la suite à imaginer que le même jury a pu distinguer « Quand le cristal creuse son ombre » de Claire Chouinard (2<sup>e</sup> prix) et « La grande faim dans les arbres » de Jean-Pierre Cannet (mention spéciale) tant ces textes relèvent de genres radicalement différents d'où restent absentes les qualités du premier prix.

C'est donc dans les textes « repêchés » que se situent par la suite les meilleures surprises, notamment grâce à « La timbale » de Olivier Rosec, journal imaginaire à deux voix qui présente des personnages très attachants sur un ton percutant et actuel, et grâce à « Des milliers de Minotaures » de Anne Dandurand qui — fidèle à elle-même — ose se confronter à notre réalité sociale, fût-elle cruelle, avec beaucoup de sensibilité et de lyrisme. Les autres textes oscillent entre le pire et l'ordinaire et ne parviennent que rarement à justifier la nécessité de leur publication.

**Pierre Salducci**